

## L I V R E S

L E F E U I L L E T O N D E

Jean David

## ◆ Alain Borer : d'un enfer l'autre, Rimbaud perdu et retrouvé ◆ Le « Journal de crise » de Jean Boissonnat : pas de quoi rire, et pourtant...

« Il y a des villes qui sont construites au bord de la mer, au long des fleuves. Harrar est une ville sans eau, sans fontaine, une ville de terre, une ville sans mémoire où tout se renouvelle lentement dans l'identique, une ville pour Rimbaud qui voulait oublier. Il y a des villes que rien, aucune raison, ni bonne ni mauvaise, n'oblige à exister... » Ce beau démarrage, ces lignes qui nous embarquent doucement dans le récit, pourraient être le début d'un grand roman dont le personnage central serait un nommé Arthur Rimbaud, né à Charleville en 1854. Et tout le temps que j'ai tenu dans les mains le livre consacré au « voleur de feu » par Alain Borer (1), j'ai eu ce sentiment d'être transporté dans l'imaginaire. C'est dire la force de ce bouquin vibrant, combiné d'intelligence et de passion sensible, sec et brûlant, solaire...

Rimbaud, quel poète n'a pas rêvé à vingt ans de le rejoindre ou de s'y perdre ? Rimbaud ou mourir ! A cause de quoi ? De ces deux cents pages à peine de poésie, une *Saison en enfer*, les *Illuminations*, ce brûlot au flanc du navire de haut bord des lettres françaises, cette grenade de mots éclatant au nez des pontifes, qui avait quasiment foutu le feu à l'âme pourtant solidement défendue d'un Paul Claudel, à cause de tout cela, et de la fuite d'après. A 26 ans Rimbaud claquait la porte. Il prenait le bateau. Fini. L'astre était révolu. L'« étincelle d'or de la lumière nature » s'éteignit dans la nuit. Il nous laissait ce brasier qui brûle encore, qui rend aveugle... C'était en 1880.

A Paris, nul ne savait ce que le poète était devenu. Tout le monde nageait. Verlainne, qu'avaient labouré les griffes de l'ange, au point qu'ayant tiré dessus il s'était retrouvé en prison pour ce geste d'amour, disait : « En Afghanistan... ou alors en Asie, plus loin... Il s'occupe de travaux d'art. » Son ami Delahaye déraillait de même : « Chez les Cafres... Il est roi nègre. »

Or, Rimbaud avait mis le cap sur l'Abyssinie. Il arrivait le 13 décembre au Harrar. Là était le désert. Alain Borer, poète d'aujourd'hui, l'a non seulement « pris en filature », comme il le dit, mais par un travail sur lui-même qui tient de l'exercice spirituel, de l'ascèse, il s'est fait Rimbaud pour comprendre, humer les traces, attraper les images, rétablir les vérités. Il en ramène cet essai hors du commun, chargé de vie et cependant d'une précision solidement étayée. Et le tempérament de l'écrivain est si vif qu'on ne sent que le voyage, pas l'érudition. Mais que faisait au Harrar le « piéton de l'absolu » ? Eh bien, il travaillait. Trop, jusqu'à épuisement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte d'huile dans la lampe. Rimbaud se voulait « normal », après le dérèglement des sens qu'il avait prôné, qu'il avait tenté. Il n'était ni le contraire de ce qu'il avait été, ni un autre, il était lui-même.

De cet homme que l'on nous a souvent présenté en mor-

ceaux, en fragments légendaires, au point qu'en voulant démolir le mythe, le professeur Etienne étrangla le poète plus qu'à demi. Borer rétablit la cohérence. Il y fallait ce regard fraternel... Rimbaud ne fut ni négrier, ni trafiquant, ni traître, mais négociant. Ce qu'il entendait, c'était gagner de l'argent, faire son beurre et, après, se reposer. Mais dans ce bled insensé, dans cette âpre nature, en ce lieu torride, même un génie des affaires se fût rompu les os. Rimbaud n'avait que des idées et le courage. Un courage énorme, sacrificiel.

Mais pourquoi là ? Pourquoi dans ces conditions désespérantes ? C'est que le poète était en quête d'une autre sorte d'or que celui qui sonne et trébuche. Le chemin vers l'absolu n'a point de pôle dans ce monde-ci. On se retourne et c'est encore le soleil. Il y avait eu la poésie et puis il y avait ce que Borer nous montre : les caravanes, la peine, la solitude, la colère s'il le faut, mais toujours la bonté, profonde, l'honnêteté scrupuleuse, rubis sur l'ongle, et les signaux d'approche de la mort. Et que cherchait-il d'autre ? Rimbaud malade, amaigri, une jambe fichue, est ramené à Marseille. On coupe la jambe, et il meurt. A 37 ans.

En illustration de ce livre, Alain Borer fait paraître un épais dossier qui en est comme le soubassement architectural (2). Là figurent des documents non seulement instructifs mais qui serrent le cœur. Ce sont de pauvres comptes cent fois ressassés, des factures, tout le fourbi d'un négociant sérieux, sérieux à en crever, têtù, jamais à court d'idées, toujours à court du reste. Ce sont aussi des images du pays, des gens, un guerrier danakil, une femme, tel qu'ils sont encore, le lion du désert, et des dessins, comme cette civière imaginée pour lui-même par le pauvre homme en vue du dernier départ, et des lettres parfois déchirantes : « Mais vie est passée, je ne suis plus qu'un tronçon immobile... »

Question : après avoir été Rimbaud, que pouvait devenir Arthur ? Un grossier de l'import-export ? Sûrement pas. Une épave ? Jamais. Il avait, rivés au cœur, l'espérance de la force et le goût de la bonté. Alors une sorte de saint ? Je dirai oui, peut-être. C'est presque sûr. C'était au bout de la ligne... Ah ! maudits soient les sots et les porcs, les cuistres et les illuminés de pacotille qui ont barbouillé Rimbaud de leur propre sauce. Honneur et merci à Alain Borer qui, avec force et tendresse, lave cette figure qu'il nous faut contempler. Telle quelle...

Qui donc m'a raconté jadis cette histoire d'un journaliste de *L'Expansion* interrogeant il y a quelques années un responsable britannique et s'entendant répondre : « Mais pourquoi diable avez-vous appelé votre

revue *L'Expansion* ? » Jean Boissonnat, qui fonda ce magazine, doit savoir ce qu'il en est... J'y pensais en lisant ce *Journal de crise* (3) où il a rassemblé l'essentiel de ses chroniques entre 1973 et 1984. Comme bien des Français, je suppose, j'ai pris l'habitude de trouver comiques les interventions des commentateurs de la vie économique. Alors que bien des journalistes « météo » en sont venus à une saine prudence, eux dont ils partagent le travail dans l'aléatoire, les économistes sont d'autant plus péremptores que la matière est mouvante. Pour expliquer en paragraphes numérotés ce qui vient de se produire, ils n'ont pas leur pareil. Pour l'avenir, c'est différent, leur conclusion est en général : « Ou bien... ou bien. »

Il arrive que la péripiète, telle ou telle donnée statistique, surprenne l'industriel, le citoyen, et surtout l'homme politique. Jamais elle ne désarçonne le chroniqueur : « A cela, dit-il, trois explications : la première... » Il en résulte alors que lors des entretiens entre le journaliste et l'homme d'Etat, le journaliste a toujours l'air de celui qui sait, qui avait prévu, et l'autre d'un dangereux improvisateur. Je ne dis pas cela pour démolir Jean Boissonnat. C'est le contraire ! Son livre m'a surpris agréablement. En somme, c'est bien ainsi que les choses se sont passées. L'image qui nous est donnée de l'évolution de la crise est transparente, et affreusement logique. Trop... On a l'impression que personne n'y pouvait rien. Mais à raison même de sa juste notoriété, Jean Boissonnat a recueilli bien des confidences, qui font le charme du prologue, celles de Giscard d'Estaing, de Pierre Mauroy, de Raymond Barre.

Et si Boissonnat croit aux vertus de l'analyse, il ne réduit pas l'Histoire aux strictes dimensions de sa discipline, et tient pour lucide l'observation d'un ancien ministre disparu, André Bouloche : « On ne fait pas de grands hommes d'Etat avec des économistes. Ceux-ci sont trop rationnels. La qualité de l'homme d'Etat doit être sa capacité à intégrer l'irrationnel. » Puisse Edgar Pisani nous le faire bien voir...

Ce livre nourri d'informations et de souvenirs personnels, écrit souvent avec élégance, est un témoignage de bonne foi. Il n'y en a pas tellement. Pour le reste, je continuerai à trouver bien amusants, à la radio, les économistes de service et probablement, qu'il me le pardonne, Jean Boissonnat lui-même. D'ailleurs il l'écrit : « Ce que nous disons aujourd'hui de notre avenir, demain nous fera sourire. » Moi, je ris tout de suite. Mais j'écoute, j'écoute...

(1) *Rimbaud en Abyssinie*, par Alain Borer. Le Seuil (Fiction & Cie), 385 pages, 99 F.

(2) *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, par Alain Borer. Lachenal et Ritter, 530 pages, 140 F.

(3) *Journal de crise*, par Jean Boissonnat. J.-C. Lantès, 400 pages, 85 F.